

«Le documentaire social se distingue du documentaire tout court et des actualités de la semaine par le point de vue qu'y défend nettement son auteur. Ce documentaire social exige que l'on prenne position car il met les points sur les i. S'il n'engage pas un artiste, il engage au moins un homme. Ceci vaut bien cela. Et le but sera atteint si l'on parvient à révéler la raison cachée d'un geste, à extraire d'une personne banale et de hasard sa beauté intérieure ou sa caricature, si l'on parvient à révéler l'esprit d'une collectivité d'après une de ses manifestations purement physiques. Et cela, avec une force telle que, désormais, le monde qu'autrefois nous côtoyions avec indifférence, s'offre à nous malgré lui au-delà de ses apparences. Ce documentaire social devra nous dessiller les yeux.» Jean Vigo (1905-1934) Texte écrit en 1930 pour la revue Ciné-Club.

# Docu-Club

## Chemínots

(2010) Luc Joulé et Sébastien Jousse - 80 minutes



Un train entre en gare de La Ciotat. Les images historiques des frères Lumière révèlent une évidence : le train met la société en mouvement. Elles ouvrent un voyage dans l'univers des cheminots d'aujourd'hui.

Au fil des rencontres, en découvrant leur travail quotidien, apparaît le fonctionnement de cette entreprise de service public. Depuis sa création, le chemin de fer a fédéré des métiers différents. Une communauté s'est construite autour d'une culture du travail et de la solidarité. Aujourd'hui, l'heure est à l'ouverture à la concurrence. Le réseau et les services sont séparés, les métiers cloisonnés.

Les cheminots se sentent de plus en plus isolés. Le bouleversement est profond. Le sens même du travail et son efficacité sont remis en cause. Au-delà des cheminots, l'ensemble de la société est touchée.

Tout au long du voyage, le cinéma et la mémoire éclairent le temps présent : Ken Loach, le réalisateur de *The Navigators*, observe que ce même mouvement a mené la privatisation du chemin de fer anglais à sa faillite, sociale et financière.

Le grand résistant, Raymond Aubrac, en appelle à l'opinion publique et à son information. Ce mouvement de libéralisation remet en cause les fondements mêmes de notre modèle républicain.

Projection au local de la Dyonysversité  
4, place Paul Langevin à Saint-Denis  
Vendredi 1er Juillet 2011 - 19 h 30

**Au programme ce soir**

1er Juillet 2011

**Le puits**

Animation de Jérôme Boulbès

**Chemínots**

de Luc Joulé et Sébastien Jousse



**Luc Joulé réalise ici son premier long-métrage.**

Sébastien Jousse s'initie au maniement de la caméra en réalisant deux courts-métrages : *Bain de jouvence* (1992) et *Dans le rouge* (2002). En 2010 il coréalise ce documentaire consacré au monde du rail.

# COMPRENDRE, C'EST RENDRE LA LUTTE POSSIBLE

Par Raymond Aubrac

Dans Cheminots, Luc Joulé et Sébastien Jousse nous conduisent de nouveau à comprendre les gestes du travail, le fonctionnement des équipes et les préoccupations des travailleurs qui reflètent les problèmes de notre société.

Un système ferroviaire, c'est un univers de grande complexité où il faut construire et entretenir les voies ferrées, gérer toutes les machineries, mécaniques, électriques, électroniques et informatiques, assurer les relations opérationnelles et commerciales avec un énorme public, et tout cet ensemble sous l'égide de deux impératifs : régularité et sécurité.

Le film nous montre les équipes d'hommes et de femmes en charge de cet univers, images très rares des objets et des gestes, unis pour cette indispensable solidarité qui est le ciment de « l'esprit cheminot ». C'est tout cela qui constitue un « service public » assurant la vie de la nation.

Et pourtant l'atmosphère du travail, les déclarations des acteurs sont parcourues par un étrange malaise, comme un début de maladie qu'on peut diagnostiquer d'un mot : la « privatisation ». C'est le début du transfert, déjà commencé, de la propriété de ce service public acquis au fil des ans et après mille combats, de son propriétaire légitime, la Nation, à des capitaux privés dont l'objectif avoué est la recherche du profit. Il s'agit de l'application à ce service public d'une philosophie politique baptisée du nom de « néolibéralisme ».

Comment est-il possible que la « privatisation » soit devenue comme un mot d'ordre polarisant les transformations de notre société ou même de notre civilisation ?

Pour répondre, il faut d'abord

constater l'existence et l'accroissement, à l'échelle mondiale, d'une énorme masse de capitaux de provenances diverses, rassemblés en milliers de milliards de dollars (ce phénomène étant lui-même une conséquence directe ou indirecte de la révolution informatique). Il s'agit des soldes positifs des échanges de pays exportateurs (Chine, Allemagne, pays pétroliers...), des fonds de pension (dans les pays anglosaxons, les prélèvements pour les retraites sont capitalisés), des fonds d'investissement (soldes positifs des dépôts bancaires), etc. Ces capitaux sont gérés par les milieux financiers.

Les gestionnaires de ces capitaux recherchent souvent des profits importants et rapides par la spéculation. Mais une partie recherche des placements plus sûrs et à long terme. Rien ici de plus attractif que les services publics.

Pour que ces derniers soient mis sur le « marché », pour qu'on soit ainsi contraints de vendre les

publics : la Poste, la santé, l'éducation, l'électricité, les chemins de fer, après les autoroutes, jusqu'à la Défense nationale (exemple des USA). Il s'agit là d'un véritable changement de civilisation.

La recherche du profit est le contraire de l'esprit de service public. Elle s'accompagne de l'organisation de la concurrence entre toutes les équipes et, bientôt, entre tous les individus. C'est le règne du comptable qui tend à rogner sur tout ce qui coûte, par exemple la sécurité ou la formation, mais aussi, surtout, les salaires et le nombre des salariés. L'ennemie absolue, c'est la solidarité.

La doctrine néolibérale prétend que son système s'auto-corrige, mais nous avons vu, nous voyons, qu'il n'en est rien avec la crise qui s'est installée dans tous les pays non-régulés, à économie libérale.

Le combat est long et complexe. Il est nécessairement politique. Avant d'établir des stratégies, il faut d'abord bien



« bijoux de famille », il faut que les Etats aient des difficultés financières. La pauvreté (relative) des Etats, comme actuellement la France, est une conséquence de la « bulle financière », ces capitaux qui dominent notre monde. On va donc privatiser les services

comprendre ce que l'on combat. L'analyse doit être complète et c'est le travail préalable pour entamer cette lutte, celle d'une civilisation. Comprendre, c'est rendre la lutte possible.

# ENTRE HIER ET AUJOURD'HUI

Par Robert MENCHERINI – Historien

Il arrive parfois qu'on demande à un historien son avis sur l'avenir et sur des travaux futurs. Ce fut le cas il y a quatre ans. Très précisément, le jour où le comité d'établissement Cheminots Provence-Alpes-Côte d'Azur m'a fait part de son projet de réaliser un film. Il s'agissait de poursuivre la démarche entreprise avec l'ouvrage Cheminots en Provence, paru en 2001, écrit en collaboration avec Jean Domenichino et David Lamoureux.

J'ai oublié les termes précis de ma réponse, mais je me souviens de son sens général. Je voyais tout l'intérêt du projet, et, évidemment, je donnais mon accord pour y apporter ma contribution. Cependant, et c'est peut-être le plus important, je pensais que l'exercice était difficile. Les transpositions d'ouvrages historiques relèvent parfois de la simple décalcomanie. Je suggérais le nom de deux cinéastes que j'estimais capables de faire autre chose : Sébastien Jousse et Luc Joulé.

Il faut dire que je venais de vivre avec eux, quelques années auparavant, une belle aventure en participant à leur film, Les Réquisitions de Marseille mesure provisoire, diffusé pour la première fois en 2004. Le schéma était, au départ, un petit peu le même. J'avais publié, dix ans plus tôt, un ouvrage sur les entreprises de Marseille sous gestion ouvrière à la Libération. Luc et Sébastien m'avaient contacté comme conseiller historique et, chemin faisant, m'avaient intégré dans leurs images. J'avais été surpris par la sensibilité et l'émotion qu'ils avaient su insuffler dans une question historique assez complexe que j'avais d'ailleurs essayé de traiter avec toute la froideur recommandée aux historiens.

Je savais, dès le départ, en faisant appel à eux, que le film que nous allions construire ne serait pas un simple documentaire historique et un empilement d'images d'archives et de témoignages. Le genre a son intérêt, mais ne correspondait pas au projet. Il ne s'agissait pas de faire une simple démarque du livre, mais de réaliser un film ayant sa logique propre. Celle-ci était à trouver. L'œuvre était au croisement de plusieurs préoccupations. Le Comité d'Établissement avait la volonté de transmettre un certain nombre de valeurs, propres à la communauté cheminote, mais qui s'estompent pour les jeunes générations. Pour ma part, j'étais soucieux, tout de même, de donner des repères historiques. Sébastien et Luc souhaitaient, avant tout, partir du travail aujourd'hui, et, à la recherche d'images et d'hommes, commencer par s'immerger dans le monde cheminote.

Le film Cheminots répond à ces préoccupations croisées, et c'est, sans doute, ce qui en fait la richesse. Le monde du travail est filmé de l'intérieur. C'est au travers de ces femmes et de ces hommes, chacun à son poste, qu'on voit fonctionner la mécanique de précision de l'ensemble, l'interdépendance des divers corps de métiers. Les historiens du social savent qu'il a été très difficile, pendant longtemps, d'obtenir des photographies d'ouvriers au travail.

Pour le cliché, on prend en général la pose et le travail s'arrête au moment où on veut l'appréhender. Nous avons ici exactement le contraire. Non seulement ces travailleurs travaillent, mais encore ils pensent ! Luc et Sébastien nous le font découvrir par des témoignages en voix off qui ne sont jamais artificiels.

On voit vivre une communauté portée par des valeurs au moment où l'air du temps libéral essaie de les éradiquer, de remplacer la solidarité et le sens du service public par la rentabilité, la concurrence et la compétition. Il n'est pas besoin d'un discours explicite pour démontrer l'absurdité de cette tentative au sein de l'univers du rail. Il suffit de regarder attentivement ces scènes d'anthologie que Luc et Sébastien ont su capter et de bien écouter ce que disent les cheminots. Leurs inquiétudes et leurs doutes de praticiens fissurent les paroles convenues d'un « bien penser » très idéologique.

On pourrait estimer que l'histoire est peu présente. Tout dépend de la conception que l'on se fait de celle-ci. L'histoire n'est ni la valorisation, ni la dépréciation du passé. On sait depuis longtemps qu'elle est réflexion et qu'elle s'écrit



au présent, dans un va-et-vient inévitable entre hier et aujourd'hui. C'est à ce titre qu'elle irrigue le film. Je ne parle pas seulement des images des ateliers ferroviaires d'Arles où l'on découvre, à tous les niveaux, des strates des périodes antérieures. Mais aussi des paroles des hommes. Elles portent en elles les traces, toujours vives, d'années de travail en commun et de luttes victorieuses ou non.

Le parti pris de Luc Joulé et Sébastien Jousse de confronter en permanence le présent à sa représentation cinématographique, parfois ancienne, quelquefois archétypale, me semble relever de la même démarche. L'Arrivée du train en gare de la Ciotat, projeté sur les façades de la même gare, ouvre la réflexion sur la distance historique. Les images de La Bataille du rail, qui animent les murs de la Rotonde d'Avignon, The Navigators présenté aux équipes d'entretien des voies, suivis par des discussions et interventions de Raymond Aubrac ou Ken Loach incitent forcément à la comparaison. Cette construction en abyme se réfère à l'histoire du cinéma, mais la projection des œuvres sur le lieu de travail pose aussi la question de leur rapport aux spectateurs.

Pourtant, toutes ces qualités, vues avec des lunettes savantes ou engagées, seraient peu de choses si Sébastien Jousse et Luc Joulé n'avaient réalisé un vrai film, qui prend parti sans être partisan, qui répond à des demandes sans en être prisonnier, qui intègre la dimension historique sans en faire un pensum. Le plus important est que ce film est vibrant d'émotion et d'humanité. Son message, ancré dans le vécu de la communauté cheminote, va bien au-delà de celle-ci et nous interroge vraiment sur la place assignée aujourd'hui au travail dans notre société.



# Le puits

(1999) - Jérôme Boulbès - Lardux production

Extrait de la note d'intention du réalisateur  
« Le Puits » est avant tout un conte initiatique, l'histoire d'une naissance, d'un voyage ...

La maturation psychologique du héros est le principal moteur du film. Tous les autres éléments s'y rapportent : la lumière, le décor, le rythme, l'animation ... sauf la technique, « le puits » n'est pas, ne doit pas être une prouesse technique. Tout au contraire, le travail sur l'émotion et la psychologie doit être l'occasion d'une recherche plastique sur l'imagerie de synthèse.

La signification exacte de la métaphore ne sera pas explicitée, afin de conserver le plus possible de mystère et de permettre à chacun d'y projeter autant que possible sa propre expérience.

La lumière est un des acteurs principaux du film. Tout d'abord blafarde, au fond du puits, puis de plus en plus vive. Agressive pendant la fête, morcelée sur les cages, chaude et rassurante lors de la rencontre avec la Touille ... Omniprésente à la fin... Elle reflète et amplifie les émotions du héros.



C'est pourquoi le film est en noir et blanc coloré, ce qui induit une recherche sur la lumière et les ombres, soit de façon réalistes, soit de façon onirique... L'image de synthèse permet aussi un jeu entre l'aspect enfantin des personnages et leur traitement photographique sombre. Elle renforce ainsi l'isolement des personnages et leur déphasage avec leur entourage.

Jérôme Boulbès (Avant réalisation)



Née au début des années 1990 avec la réalisation de programmes courts pour l'antenne de CANAL +, notre équipe se dédie à l'animation, la recherche, l'expérimental et le documentaire, avec une réticence à la fiction, ou alors la comédie, l'horreur, le polar. Nous produisons également toutes sortes de films de commande.

En animation, nous travaillons avec des auteurs qui pratiquent différentes techniques Pixilation, 3D, papiers découpés, volume, dessin animé pas traditionnel etc...

Une bonne définition serait de dire qu'on a toujours préféré la création, le cinéma d'essai, le cinéma de recherche, mais aussi le trash, le genre, les films cons au cinéma d'auteur académique.

Lardux Films a depuis produit 66 courts-métrages,

4 longs plutôt documentaires, 5 séries bien barjos de « Shorts TV » et une bonne dizaine de clips (Charlélie, Black Maria, Yann Tiersen, Kossity...). Nous sommes devenus avec tout ce travail une des boîtes de référence en production de courts métrages, une sorte de label, avec une manière de ne pas se prendre au sérieux et de

faire ce qui nous plaît.

C'est cette originalité qui nous a permis de produire des films de commande : clips, films pour entreprises ou communautés territoriales, installations multimédia, documentaires.

Que ce soit auprès des Indiens d'Amérique, des altermondialistes, des Zapatistes, des populations immigrées en France, une partie de notre travail a été de s'engager à travers nos boulots dans des films utiles, enragés, politiques.



La mort de Tau de Jérôme Boulbès